

# Prix Don Quichotte

Concours de la nouvelle francophone

## LAUREATS 2017

Thème Parenthèse(s)



**Faena**

**Ingrid S. Kim**

**1<sup>ER</sup> PRIX**



**Ingrid S. Kim**

**1<sup>er</sup> prix**

Poète, dramaturge, parolière, Ingrid S. Kim est une touche-à-tout bilingue obsédée par les notions d'oralité, de mot juste et de rythme, en français mais également en anglais, notions qu'elle a perfectionnées au fil de ses nombreuses vadrouilles sur plusieurs continents.

En parallèle à de nombreuses publications de poésie et nouvelles hybrides, en revues et collectifs (plus récemment, les revues de poésie Chats de Mars et Métèque ou les trois derniers opus de la revue littéraire Dissonances), son premier recueil Déambulations publié en septembre 2015 aux éditions MPE vient d'être réédité en livret d'art aux Éditions de l'Aigrette.

"Pour moi, comme pour d'autres, ISK fait partie de la nouvelle génération des auteurs qui a appris à voir la beauté dans ce qui est aujourd'hui, et aujourd'hui, ce qui est, c'est ce qui reste."  
(Jacques Serena, Éditions de Minuit)



*A Sarah...*

– C’était vraiment une foutue année de merde.

Jo a parlé. Sa voix rocailleuse, avinée. Avinée, peut-être pas le mot, le pinard, bien longtemps que ça lui suffit plus, à Jo, mais elle ne connaît que celui-là. Empastissée ? C’est un joli mot, ça. Même s’il n’existe sans doute pas. Elle aime bien inventer des mots. Non, c’est le réveillon. La parenthèse. La trêve. Encognacquée. On sort les alcools chers, pour le réveillon. Trente-deux euros soixante-quinze, la bouteille du réveillon, il l’a dit au moins trois fois. Pas de champagne, faut pas pousser non plus, le prix de ce truc prétentieux qui ne remplit jamais son office, le prix de ces bulles arrogantes qui ne soulent plus Jo depuis longtemps. De l’alcool cher, très bien, mais du vrai, du fort. De l’efficace. La voix encognacquée de Jo, donc. C’est dommage, pour le champagne. Elle en a vu, une fois, chez Morgane, pour l’anniversaire de sa mère. Celle de Morgane, la mère, Morgane c’est sa copine. Le soleil passait au travers de la coupe sur la table devant la baie vitrée, c’était doré, comme les cheveux de la mère de Morgane, avec de grosses bulles toujours en mouvement. Elle a tenté de retrouver la magie des bulles dans son verre de coca, à la maison, mais c’était pas pareil. Les bulles du coca, ça colle au verre, ça danse pas. Puis c’est trop noir, le coca. Ça attrape pas le soleil. Puis pas assez de soleil, dans la cuisine de sa mère à elle. Et les cheveux de sa mère à elle sont gris, ternes. Sa mère qui se tait. Même pour le réveillon. Et l’ombre de Jo souvent devant le soleil, Jo qui fume à la fenêtre, empastissé quand c’est pas le réveillon. Il a mis une cravate.

– Nan ?

– Si, faut avouer. Mais s’il te plaît... les gros mots...



Sa mère a un vague mouvement de tête vers elle. Ses cheveux ternes retombent en mèches sinistres sur sa bouche molle. Elle se demande déjà pourquoi elle a dit ça, à l'instant même où elle le dit. Mais il est de bonne humeur. Il rit. Dieu merci, il rit. L'œil mauvais, mais quand même. Il rit. Tu crois qu'elle en dit pas la gosse des gros mots dès qu'on tourne le dos, si plein, elle pense fort, mais se tait. Imperceptible soupir de soulagement. Il rit. Première passe.

*j olé !*

Sur l'écran, un homme en blanc. Moulé au-delà de toute décence dans un improbable costume blanc, cousu de trucs brillants. Une épée à la main droite. Une pièce de lourd tissu rouge dans l'autre. Qui esquive une bête blessée. Furieuse. Encore et encore. Elle regarde du coin de l'œil, *à la dérobée*, elle aime bien cette expression, cette impression de lui voler quelque chose. Mais il ne faut pas avoir l'air trop intéressée, et rester aux aguets ici, maintenant. Dangereux, la télé. Ça peut vous faire manquer une question, une intonation. Une torsion de la bouche annonciatrice de problèmes. De sérieux problèmes. Esquiver, elle connaît bien, ça. Volume au minimum pour qu'il l'oublie. Le *olé* de la foule a claqué. Mais le cognac chante plus fort, pour l'instant. Il tourne le dos au vieux poste. Sa mère y a pensé, il occupe la place d'honneur, face à la pièce. Comme ça la gosse peut s'occuper l'esprit quand la voix encognacquée dérape. Dit des gros mots. Par exemple. Tant que ce n'est que ça. Un peu décalé derrière son épaule gauche, pour qu'elle n'ait pas l'air de le regarder lui, en face. Pas l'air de le défier. La gosse. Il ne dit jamais son nom. Elle se dit parfois qu'il ne s'en souvient pas. C'est curieux, depuis le temps. Plus humiliant encore que... le reste. Peut-être.

Ou pas.



Elle se dit parfois qu'elle n'a pas de nom, aussi. Que celui que sa mère lui a donné, bien avant Jo, bien avant le reste, est un prétexte, un fantôme. Elle ne se le dit pas en ces termes, qu'elle ne connaît pas. C'est un sentiment diffus. Flou. Et puis un nom, c'est juste un mot. Un mot à soi, avec une majuscule, mais un mot. Elle est la Gosse. Elle a toujours été la Gosse. Une majuscule alors, oui. Au moins ça. La Gosse. Viens par-là, la Gosse. Qu'est-ce qu'elle a à tirer la tronche la Gosse ?

Elle se demande si le taureau a un nom. L'homme, sûrement. Mais l'homme est stupide. Il tourne le dos à la bête, maintenant. Une espèce de colère lui mord brièvement le ventre, on ne lui a pas appris, à ce couillon en ballerines, à ne jamais tourner le dos à un animal furieux ?

Sa mère a vu l'écran en revenant de la cuisine avec le premier plat, vient de se rendre compte qu'elle n'avait pas changé de chaîne après les informations locales. *Corrida de año nuevo*. Pas un spectacle pour la Gosse. Mais trop tard. Jo a oublié la télévision, si elle dévie maintenant, prend la télécommande... non. Tant pis. La Gosse a vu pire. Et pas nécessairement à l'écran. Elle voit le cheminement flotter sur le visage de sa mère. Elle voit sa mère chasser ces pensées à toutes forces. Elle voit sa mère cesser de penser, refuser obstinément de penser plus loin que *tant pis*. Refuser la suite. Morgane lui a parlé de l'Épiphanie. Elle croyait que c'était les Rois, la galette, la fève. Elle était fière de connaître le mot. Mais la mère de Morgane lui a dit que c'était aussi autre chose. Que sans majuscule, ça pouvait être une pensée fulgurante, l'instant où on laisse entrer en soi une vérité immense, limpide. Elle n'a pas bien compris. Surtout *fulgurante*. Celui-là, elle ne le connaît pas, non plus. Et puis elle est un peu allumée la mère de Morgane, avec tous ses bouquins. Mais



elle attend la galette des Rois avec impatience depuis, des fois que sa mère épiphanerait au-delà du *tant pis*.

– Alors la Gosse, t’as pris des bonnes résolutions pour la nouvelle année ?

Presque bienveillant. Mais question directe. Réfléchir, vite. Ajuster le ton, le volume de la voix. Répondre, impératif. Faire simple, pas de mots qu’il ne comprendra pas, arrogance, pas trop fort, insolence, sourire, mais pas trop, politesse mais sécurité. Équilibre délicat, minutieux. Deuxième passe.

– Être plus obéissante.

*j olé !*

Il rit. Encore. Bien.

L’homme en blanc a des hanches étroites. Terriblement étroites. Elle est fascinée par les os saillants du lycra blanc. Il est cambré comme une femme. Quand il tourne le dos à l’animal, elle entrevoit ses fesses moulées de blanc, dures, rondes comme celles d’une femme. Pourtant c’est un homme. Ça oui. Elle baisse le nez dans son assiette. Rougit. Relève furtivement les yeux. Lorsqu’il tord sa main sur sa hanche maigre, la cape rouge cache ses fesses. C’est dommage. Il se tient droit, tellement droit. Ce ventre plat. C’est incroyable qu’un homme puisse avoir un ventre si plat, des hanches si resserrées. Quand d’autres... Non. Elle fait comme sa mère. Ce soir, c’est soir de fête.



– Qu'est-ce que t'as la Gosse ? C'est pas bon ?

– Si. Très.

– Alors dis-le, que ta mère a passé trois plombes aux fourneaux et dépensé la moitié de la prime de Noël pour son putain de rôti.

– C'est bon.

– J'entends pas.

– C'est très bon.

– Ouais ? T'aimes ça ?

Le gros rire de Jo. Encore. *T'aimes ça, hein ?* Elle serre les dents. Sa mère se lance dans une description consciencieuse de la préparation du rôti. *Peóna.*

L'homme a du sang sur son beau costume blanc. Elle n'a pas vu quand la bête l'a frôlé d'assez près pour lui saloper son beau costume comme ça. C'est même pas rouge, des traînées noirâtres souillent le blanc entre le ventre et les cuisses. Juste... *là.* C'est dégoûtant. Et ça attire le regard. Elle pense aux odeurs, dans l'arène. Ici ça sent la sans-filtre et le mauvais cognac. Un peu la viande. La sueur. Elle se demande si la sueur de l'animal sent pareil. Si l'odeur du sang ressemble à celle du rôti de sa mère. Si l'odeur de la peur est semblable entre espèces. Lequel du porteur de hanches étroites comme celle d'une petite fille ou de la bête a le plus peur, ce soir, dans l'arène. Ici, elle sait. Dans la vraie vie, les bêtes n'ont pas peur. Dans la vraie vie, des hanches étroites et une épée ne suffisent pas. Elle a de la peine pour le taureau, quand même. Il n'a rien demandé. Mais c'est beau. Elle préfère regarder l'homme en blanc même tout crotté, que Jo qui s'est renversé de la sauce, *là.* Il a ruiné son pantalon habillé, le seul qu'il possède, celui en lin. Il ne rit plus.



Une première trompette résonne. Jo s'est figé.

– Tu me regardes quand je te parle ? Au lieu de t'abrutir devant tes conneries ? Tu crois que je t'ai pas vue avec ton air de demeurée à regarder par-dessus mon épaule ?

– Jo, s'il te plaît, c'est le réveillon.

Sa mère-*peóna* qui aide Jo à essuyer son pantalon a saisi la bouteille pour le resservir. Cape de misère. Il se détourne un moment. La Gosse s'excuse. Replonge le nez dans son assiette. Mais la Gosse, c'est une *muleta* ambulante. Même pas besoin de l'agiter. La fumée des brunes et les vapeurs d'alcool dans l'appartement confiné lui tournent la tête, à la Gosse. L'homme en blanc virevolte, se tord, se plie et se dépie, le public s'échauffe, elle espère juste qu'il lui laisse voir la mise à mort. Elle n'a même pas envie de voir mourir cette grosse bête idiote qui n'a rien fait à personne, mais il le faut. Confusément, c'est important. Cette grosse bête lourde, trempée de sueur et de sang indiscernables sur le cuir noir, qui jette de moins en moins ses cornes vers le tissu rouge, qui les balance de plus en plus près des reins ou de la poitrine de l'homme en blanc. Le taureau commence à comprendre. Il va être temps, bientôt. Mais l'homme si léger interrompt le ballet à nouveau, en brise l'harmonie, tourne encore une fois le dos à l'animal. Pauvre con. Le public siffle, frustré. La colère revient. L'absurdité du défi la met en rage. Ou est-ce autre chose ? Pauvre con. J'espère qu'il va t'encorner. Moi si je détourne le regard une seconde, même moins, même sans l'avoir excité avant, je suis encornée, toujours. Pourtant j'ai des hanches étroites aussi. Pas d'épée non. À quoi bon ? La bête est si grosse, elle sait bien elle, que des hanches étroites et une épée ne suffisent pas. Ne peuvent pas suffire. Il faut être fou, ou incroyablement stupide, oui, ou les deux, pour faire ça.





Voltiger là, comme ça, devant la bête furieuse, puis lui tourner le dos.

Une deuxième trompette résonne. L'homme se retourne. Fini de jouer.

– Quand je te dis qu'elle est complètement débile cette gamine !

– Ma chérie, laisse, Maman va te resservir, tu en mets partout là...

– La traite pas comme une môme de cinq ans, qu'elle se démerde – mais arrête d'en foutre partout avant que je t'en colle une ! Regarde ce que tu fais au lieu de regarder cette putain de télé !

La Gosse a retiré la longue fourchette à deux dents du rôti. Le jus a coulé sur la nappe blanche. Pas aussi blanche que le costume du matador. *Matador*, voilà un joli mot. Elle ne pensait pas qu'on pouvait avoir un nom aussi puissant avec des hanches si étroites. Celui-qui-tue. Elle vient de comprendre que la bête a été fatiguée, avant. Elle est énorme, oui. Enragée. Terrifiante. Mais fatiguée. Soûle. Épiphanie. Pas besoin d'attendre les Rois, finalement. Elle n'a plus de peine pour le taureau. De la viande. De la viande avec une chance de s'en sortir, maigre, mais une chance tout de même. Contrairement aux abattoirs. Contrairement à elle.

Le public hurle. Il semble que le son ait augmenté de sa propre volonté. L'homme en blanc regarde la bête, regarde le sang qui coule des banderilles. Le sang qui s'enfuit. Qui emporte la force brute de la bête. Il sourit. Elle lui rend son sourire. Esquisse un pas et tourbillonne sur elle-même. Elle espère que c'était élégant, pour sa mère au moins, mais surtout pour l'homme en blanc avec ses fesses rondes qui lui sourit derrière



Jo. Elle a le vertige. Le geste a été si vif qu'elle se demande s'il s'est vraiment produit. Sa mère se tait. Toujours. Même maintenant. Jo aussi, pour une fois. Mais il aurait du mal à parler, avec la fourchette à viande plantée dans la gorge.

La Gosse pivote vers sa mère. Elle ose enfin tourner le dos à la bête. Elle est ivre, elle aussi, il a dû mettre quelque chose dans son coca, comme il le fait souvent depuis qu'elle tente de se défendre, la nuit. Y parvient parfois, lorsqu'il est trop soûl. Laisse des marques. Que sa mère ne voit jamais. La bête est fatiguée. Dangereuse, mais fatiguée. Elle lui tourne le dos. Enfin. Elle a récupéré dans le même mouvement fluide le long couteau à viande assorti. Essuie la lame à sa robe rouge, cette robe hideuse qu'il lui a offerte pour la Noël la semaine précédente. Pince le revers du vêtement trop court à deux doigts, comme pour une révérence, et en agite le drapé, muleta de fortune. Elle regarde sa mère. Murmure : *Indulto ?*

Sa mère baisse la tête. Cache sa serviette de table orange, froissée du jus qu'elle a essuyé *là* sur le pantalon de Jo, bien profond entre ses cuisses. Regarde ailleurs. La Gosse entend Jo se dresser. Trébucher. Il a renversé la chaise en tentant de s'y raccrocher. Bruit de vaisselle brisée. Il a dû poser un genou à terre, dans les éclats de verre et de céramique. Une main, aussi, sûrement. Il saigne. La bête à genoux saigne, mais vit encore. Peut encorner, encore. Il faut faire attention. Elle l'entend souffler.

Soudain silence. Délicieux silence.



Elle fait volte-face en claquant ses talons. Serre le manche plus fort. Redresse le menton. Bombe le torse, cambre ses reins. Balance ses hanches étroites. Reproduit en souriant à l'écran le mouvement gracieux du poignet. Elle s'avance.

Et sous les applaudissements, elle n'attend pas non plus la dernière trompette.



**MEDIATHEQUE JACQUES-BAUMEL**

15-21 Boulevard Foch - 92500 RUEIL-MALMAISON  
01 47 14 54 54 - [www.mediatheque-rueilmalmaison.fr](http://www.mediatheque-rueilmalmaison.fr)

Retrouvez le Prix Don Quichotte sur  
<http://donquichotterueil.blogspot.fr>